



ÉDOUARD GLISSANT : DE LA THÉORIE À LA PRATIQUE POÉTIQUE

Andrea CALÌ

Università del Salento/Alliance Française, Lecce (Italie)

La cohérence, la rigueur et l'ampleur du projet théorique, poétique et romanesque d'Édouard Glissant¹ se sont affirmées avec une évidence particulière depuis le début des années 80 avec la publication du *Discours antillais*² : réflexion vaste, perspicace et hardie sur les multiples aspects (historiques, littéraires, économiques, sociologiques) des réalités caraïbes, dont le but est de faire sortir la part enfouie, sous plusieurs obscurités, non seulement de la mémoire collective antillaise, mais aussi et plus largement de l'univers des Amériques. Il convient, donc, de partir de ce texte pour tâcher d'élucider, sans pourtant négliger les autres essais théoriques de l'écrivain, la « doctrine » de Glissant, vouée à la recherche d'une identité antillaise – l'« antillanité »³ – par la revendication de la différence entre le « je » occidental et l'« autre » qui, « Divers », se voit regardé comme inférieur⁴. Comment discerner ce qu'il reste de la pensée de la Négritude dans l'idéologie de Glissant ? Comment l'approfondissement et l'élargissement du projet littéraire caraïbe, proclamés par l'auteur, expriment-ils, entre autres, le dépassement des douleurs et des affrontements lointains ? Sa poésie constituerait-elle le lieu de résolution de l'opposition, le moyen par lequel ce dédoublement échapperait à la confrontation, un espace où toutes les contradictions s'effaceraient sous le signe d'une réconciliation ?

I. De l'antillanité à la relation

Dans *Le Discours antillais*, Glissant considère la spécificité des Antilles en s'arrêtant sur la structure économique qu'ont imposée le système des plantations et le vaste phénomène du marronnage (la fuite des esclaves et leur vie dans la clandestinité). L'économie martiniquaise, issue de la dispersion des masses paysannes et de l'aliénation progressive des békés (blancs créoles, c'est-à-dire nés dans les îles), est maintenant caractérisée par une « égalisation »⁵ fictive qui est, en fait, le signe d'une névrose, sans oublier les traces d'anciens conflits, dont la solution devrait reposer sur une stratégie visant à atteindre les objectifs suivants :

¹ Cf. la bibliographie des œuvres sur [Le site officiel d'Édouard Glissant](#).

² Édouard Glissant, *Le Discours antillais*, Paris, [Seuil, 1981] Gallimard, coll. « Folio essais », 1997.

³ *Ibid.*, p. 728.

⁴ *Ibid.*, p. 265 ; 326.

⁵ *Ibid.*, p. 122.

[...] l'indépendance, mais sans le leadorat d'une « classe » moyenne ; le contrôle populaire, mais débarrassé du macoutisme populiste qui en est le faux-semblant ; les formes socialistes du pouvoir, une fois élucidés les problèmes de l'organisation de la production et leur harmonisation avec les techniques réadaptées de survie⁶

À la suite de la décolonisation, le peuple martiniquais révèle un mal-être, découvrant une dimension spatio-temporelle inauthentique : il vit dans un lieu qui n'est ni ancestral ni vraiment sa propriété, et il n'a pas intériorisé le temps non plus, si bien que le besoin inconscient et lancinant de se connaître se perd dans l'absence de l'Histoire. De plus, il est privé de mémoire collective et de projet à venir, car « Le manque de confiance dans son propre futur est ici lié au manque de densité sur sa propre terre : l'espace est noué au temps dans une épuisante et stérile contrainte. »⁷

Glissant se propose alors de récupérer l'histoire martiniquaise, ce qui l'amène à une prise de conscience de traumatismes précédents, examinés et actualisés en vue d'une catharsis. Cette tâche qui consiste à fouiller la mémoire collective, à remonter aux sources d'un passé inconnu, occulté ou travesti et, ce faisant, à éclairer les zones sombres toujours présentes, le pousse à affirmer que :

[...] la conscience historique peut être (ou être vécue avant tout comme) rapport global d'un homme-dans-un-pays à un Autre-Ailleurs qui lui serait donné comme différence ou transcendance. [...] Mon propos sera donc aussi de montrer qu'en Histoire comme en Littérature la pensée occidentale [...] a pratiqué cette domination, et qu'elle n'a pas [...] résisté aux assauts libérateurs du Divers.⁸

La « poétique de la relation » de Glissant met en exergue la transition d'un univers transcendantal du « Même », imposé par la pensée occidentale, vers « l'ensemble diffracté du Divers »⁹, conquis par les peuples qui ont marqué, en quelque manière, leur présence au monde¹⁰. L'écrivain se méfie de ceux qui aspirent à l'universalité sans entretenir aucun rapport véritable avec les autres¹¹ : « Traquer ici l'angélisme. C'est vanité [...] de poser la relation dans un succédané d'absolu [...] ; elle comporte qu'on domine et pèse la part du quotidien qui appartient aux dénis, à l'horrible, aux démissions. »¹²

Toutefois, l'émergence du « Divers » implique que les êtres, dans leurs rapports aux autres, acceptent à la fois leur propre relativité et la spécificité d'autrui, pour discerner la vertu la plus intrinsèque d'un peuple, son « opacité », par laquelle il peut être aisément reconnu. Glissant cherche à aider ceux qui sont dépourvus d'une tradition afin qu'ils retrouvent leurs racines. Comme en

⁶ *Ibid.*, p. 125.

⁷ *Ibid.*, p. 150.

⁸ *Ibid.*, p. 236.

⁹ *Ibid.*, p. 326.

¹⁰ Cf. Carminella Biondi, « Per un progetto culturale a dimensione planetaria : la poetica della "Relation des Divers" di Édouard Glissant », dans « Nello spazio e nel tempo della letteratura », Roma, Bulzoni, 1991, p. 21-28.

¹¹ Édouard Glissant, *L'Intention poétique*, Paris, Seuil, coll. « Pierres vives », 1969, p. 21 : « L'aspiration (la prétention) à l'universel se doit enfouir au dense secret terreau où chacun vit la relation à l'autre. »

¹² *Ibid.*, p. 24.

Martinique, notamment, dénuée d'une véritable assise culturelle et où les langages vernaculaires ont été écrasés par la langue officielle, on a affaire à « des communautés "coincées" »¹³, figées : d'où l'intervention des intellectuels, souhaitée, pour que le « Divers » se soustraie « aux anesthésies du Même »¹⁴, que le bilinguisme abatte les frontières séparant les îles de l'Archipel et résolve, en partie du moins, les multiples tensions qui résultent de la cohabitation toujours difficile du créole et du français. Et s'il est vrai que pour Glissant « Le langage n'est pas seulement une synthèse de l'ailleurs et de l'ici, n'est pas un exil de l'Occident ou de l'Afrique, c'est le dépassement et *l'autre chose* qui magnifient la terre d'enfance, le pays à connaître et à chanter »¹⁵, alors « Scruter cette dépossession, c'est contribuer à lutter contre la déperdition collective. »¹⁶

Une civilisation originale s'ébauche, un métissage culturel qui, loin d'affirmer la dilution des cultures en un magma indifférencié, réclame la sauvegarde des richesses et des spécificités respectives grâce à un dynamisme positif où « chacun est changé par l'autre et l'autre le change »¹⁷. Les nouvelles civilisations de l'aire caraïbe, qualifiées de non-ataviques, par opposition à celles qui ont fondé leur identité sur la notion d'appartenance héréditaire à une terre, auront – selon lui – des horizons communs. L'arrachement à la matrice africaine, l'enchevêtrement des origines dans l'espace clos des plantations et, enfin, la sublimation de la violence du déracinement par la créolisation de la langue et de la musique : voilà les expressions essentielles de l'entrecroisement des cultures¹⁸. Le Martiniquais, naturellement doué de cette « dimension inédite qui permet à chacun d'être là et ailleurs, enraciné et ouvert, perdu dans la montagne et libre sous la mer, en accord et en errance »¹⁹, est appelé à puiser dans cette ressource pour assumer pleinement son antillanité et s'inscrire dans la matérialité caribéenne.

Glissant est convaincu que le creuset caraïbe, par son foisonnement pluriculturel et multilingue, pourrait un jour avoir un rôle comparable à celui que le bassin de la Méditerranée a joué autrefois et expérimenter, en attendant, des transformations fécondes à partir de données culturelles souvent contradictoires :

Si les Antillais ne sont pas les héritiers d'une culture *atavique*, ils n'en sont pas condamnés pour autant à la déculturation sans retour. Au contraire. La vocation de synthèse ne peut que constituer avantage, dans un monde voué à la synthèse et « au contact de civilisations ». L'essentiel est ici que les Antillais ne s'en remettent pas à d'autres du soin de formuler leur culture.²⁰

¹³ Édouard Glissant, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 335.

¹⁴ *Ibid.*, p. 336.

¹⁵ Daniel Radford, *Édouard Glissant*, Paris, Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », 1982, p. 38.

¹⁶ Édouard Glissant, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 33.

¹⁷ Édouard Glissant, *Poétique de la relation. Poétique III*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1990, p. 169.

¹⁸ Édouard Glissant, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 40.

¹⁹ Édouard Glissant, *Poétique de la relation. Poétique III*, op. cit., p. 46.

²⁰ Édouard Glissant, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 23.

En assumant leur histoire déchirante, les Antillais profiteraient enfin d'une chance réelle d'asseoir leur identité et de parvenir à un équilibre. Mais au préalable, ils doivent se distancier du discours autodestructeur qui les enferme dans le « ghetto identitaire »²¹ et s'ouvrir sans réticence à la notion d'une identité-rhizome ; se définir de façon positive et intérioriser le fait que la pluralité de leurs racines constitue une opportunité, un tremplin vers une meilleure appréhension d'eux-mêmes et des autres ; en finir avec l'illusion qu'ils peuvent se suffire à eux-mêmes. Ainsi, cette approche changerait positivement les mentalités des peuples en général, qui gagneront à réaliser à quel point l'interdépendance est bénéfique.

II. La poésie²²

La poésie de Glissant nous semble parcourir les mêmes étapes que son itinéraire idéologique. Elle devient la porte-parole d'une vocation à l'universel qui ne dissout nullement les opacités de chacun, mais qui, au contraire, les exalte. Miroir de l'inconscient, des racines les plus intimes du sujet, « [elle] ne jaillit donc pas spontanément et comme innocemment du langage quotidien de communication. Elle est à la lettre l'inconsciente cadence. C'est pourquoi je la dis une contre-poétique. Elle marque le déni instinctif, qui ne s'est pas encore organisé en refus collectif conscient. »²³ Autrement dit, Glissant se propose d'inventer un langage entremêlant l'ambiguïté, l'incertitude, la polysémie et la surdétermination de la parole.

Cet idiome novateur ainsi fondé, truffé de mots et de parlars créoles²⁴, destiné à garder la trace de l'Histoire, à marquer la place du corps social antillais, à louer la splendeur baroque de la créolité définirait une « identité questionnante, où la relation à l'autre détermine l'être sans le figer d'un poids tyrannique. »²⁵ Selon lui :

Il semble aussi que la poétique, science implicite ou explicite du langage, soit en même temps le seul recours mémoriel contre de telles déperditions et le seul lieu vrai où les éclairer, à la fois d'une conscience de notre espace planétaire et d'une méditation sur la nécessaire et non aliénée relation à l'autre. Se nommer soi-même, c'est écrire le monde.²⁶

²¹ « Édouard Glissant, *Le penseur du Tout-Monde* », par Marie-Noëlle Recoque, *La Plume francophone*, avril 2010.

²² Édouard Glissant, *Poèmes complets*, Paris, Gallimard, 1994.

²³ Édouard Glissant, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 475-476.

²⁴ Ce qui a amené plusieurs critiques à taxer Glissant d'hermétisme et d'obscurité. Cf., entre autres, Maryse Condé : « [...] l'œuvre de Glissant est si obscure qu'il est souvent nécessaire de se référer à des commentateurs pour tenter de l'élucider. » (*Le Roman antillais*, Paris, Nathan, coll. « Classiques du monde », 1977, p. 12) et Léonard Sainville, qui parle d'un « langage quasiment ésotérique » et d'« une certaine obscurité » (*Anthologie de la littérature négro-africaine*, Paris, Présence Africaine, vol. I, 1963, p. 92-93). Jacques André précise ceci « À son égard, on parle moins d'hermétisme que d'illisibilité. Nuance précieuse, qui semble moins viser la langue de l'écrivain que l'écriture comme geste personnel. Non pas une œuvre difficile à lire ou incompréhensible, mais un gribouillis que l'on se refuse à lire » (« Les lambeaux du territoire. Sur Édouard Glissant », dans *Caraïbales. Études sur la littérature antillaise*, Paris, Éditions Caribéennes, 1981, p. 111).

²⁵ Édouard Glissant, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 484.

²⁶ *Ibid.*, p. 485.

II. 1. *Les Indes*

Dans son premier recueil, *Les Indes*, comprenant des poèmes déjà parus et groupés sous des titres différents (*Un champ d'îles* ; *La Terre inquiète* ; *Les Indes*), Glissant allie judicieusement sa conscience révolutionnaire et son exigence poétique. Les hommes doivent crier au monde leurs souffrances et leur volonté de renouveau, car leur mutisme est « comme un poème sans vergers »²⁷. Quel que soit le peuple qui veut se distinguer, il est tenu de faire entendre sa voix et de mûrir dans sa conscience collective la conviction de sa spécificité : « Celui que trouble l'opacité, celui qui devine l'enfance, il grandit dans l'assurance de sa voix, la maladresse de ses pieds, – le moindre vent le fait faillir. »²⁸

Les vers d'*Un champ d'îles* résonnent comme des louanges adressées à la Martinique, à sa flore, à sa faune. S'il est vrai que « [...] l'île, surtout si elle est de dimensions limitées, est un lieu privilégié de la géographie mentale, car elle représente une image mythique, un symbole parfois ambivalent »²⁹, elle est perçue par Glissant comme une vision néanmoins complète, du Cosmos, à laquelle est attribuée une valeur sacrée, en vertu de sa concentration. C'est précisément ce pouvoir associatif qui est évoqué par le poète :

Beauté de l'espace ou otage
De l'avenir tentaculaire
Toute parole s'y confond
Avec le silence des Eaux³⁰

Pour l'île, où l'accablement est vivant « [...] L'île toute est bientôt femme/Apitoyée sur elle-même, mais crispant/Son désespoir dans son cœur nu »³¹, s'ouvrent pourtant des perspectives : (« Son attente d'autres rivages »³²). Et elle se mue en un espoir plus concret grâce à l'engagement des intellectuels, ainsi sollicités par le poète :

Outre mer est la chasteté
Des incendiaires dans les livres
Mais le feu dans le réel et le jour
C'est ce courage des vivants³³

Le passé, qui gît dans l'âme de son peuple, est un « sous-sol » où dorment « Des paniques des maelströms/Plus agités que la brousse profonde »³⁴, chargé de désolations et de supplices : seule la

²⁷ Édouard Glissant, *Un champ d'îles. Novembre 1952*, dans *Poèmes complets, op. cit.*, p. 58.

²⁸ *Ibid.*, p. 59.

²⁹ Paolo Carile, « Divagazioni introduttive alla preistoria della cultura francese nelle Antille », « [...] l'isola, soprattutto se di dimensioni limitate, è un luogo privilegiato della geografia mentale, in quanto costituisce un'immagine mitica, un simbolo a volte ambivalente », dans *Africa, America, Asia, Australia*, n° 9, Roma, Bulzoni, 1990, p. 47.

³⁰ Édouard Glissant, *Un champ d'îles. Novembre 1952*, dans *Poèmes complets, op. cit.*, p. 61.

³¹ *Ibid.*, p. 63.

³² *Ibid.*, p. 64.

³³ *Ibid.*, loc. cit.

mer renferme « [...] toutes splendeurs dans sa nuit »³⁵ et autorise, en même temps, à tourner les yeux vers des horizons plus éloignés. C'est au poète de nourrir l'optimisme, de montrer le chemin, de préparer l'avenir : « Je me fais mer où l'enfant va rêver. »³⁶ Il s'efforcera de donner une forme aux désirs secrets et inconscients des Antillais.

Dans les poèmes de *La Terre inquiète*, Glissant met l'accent sur tous les aspects de la nature qui l'entoure, autant d'images de la meurtrissure d'un peuple déraciné, troublé, opprimé, dépourvu d'un ordre social spontané, dépossédé de la terre où il vit, économiquement et politiquement aliéné, culturellement bâillonné. Dans la mémoire historique flottent uniquement les lambeaux incontrôlables et discontinus de souvenirs cruels dans une hantise qui remonte à la surface, se greffant sur les éléments de l'espace :

L'ancêtre parle, c'est l'océan [...] il dit cette race qui est chant [...] et sa bouche est le chant de toutes les bouches d'écume ; océan ! tu permets, tu es complice, faiseur d'astres ; comment n'ouvres-tu pas tes ailes en poumon vorace ? [...] L'océan est patience, sa sagesse est l'ivraie du temps.³⁷

Quant au ciel, il reflète le malaise :

Elle, miroir, et si gardée
Que les herbes atroces fuient
Où vont l'attente la torture.³⁸

Le temps, impossible à évaluer à travers une succession d'événements historiques, est mesuré par l'alternance naturelle des saisons :

L'hiver avait cette épaisseur
Des mains qui germent dans l'obscur
L'été, pays tôt foudroyé.³⁹

Les plantations ne font que rappeler « Un cri de femme labourée »⁴⁰ et la vaine aspiration de rejoindre l'Afrique.

Les Indes précisent « l'intention poétique » de Glissant qui a d'abord été d'opposer à Saint-John Perse (qu'il admire, mais dont il conteste les complaisances pour le monde colonial) une poésie tout aussi ambitieuse. D'où l'épopée des *Indes*, qui glorifie la traversée vers l'ouest non plus des conquérants célébrés par Saint-John Perse dans *Vents*⁴¹, mais des esclaves transportés sur les navires

³⁴ *Ibid.*, p. 65.

³⁵ *Ibid.*, p. 66.

³⁶ *Ibid.*, p. 68.

³⁷ Édouard Glissant, *La Terre inquiète. 1954*, dans *Poèmes complets, op. cit.*, p. 78.

³⁸ *Ibid.*, p. 84.

³⁹ *Ibid.*, p. 86.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 90.

⁴¹ Saint-John Perse, *Vents*, Paris, Gallimard, 1946.

négriers : une véritable « “Légende des Siècles” [...] où la dialectique marxiste du maître et de l'esclave remplace la droite ligne du progrès. »⁴² *Les Indes*⁴³ qui figurent un pays réel, mais qui sont à la fois la métaphore de la conquête d'un monde nouveau, se composent de six chants : « L'Appel », « Le Voyage », « La Conquête », « La Traite », « Les Héros » et « La Relation ». « L'Appel » évoque le grand enthousiasme de ceux qui, partis de l'Espagne et du Portugal, s'aventurèrent à s'emparer de terres inconnues : un tourbillon d'événements tragiques qui a emporté un autre continent, l'Afrique, appelée à fournir la part la plus ingrate, la main-d'œuvre, pour la réalisation du projet utopique européen. Si au début de l'entreprise c'est le rêve qui domine :

Cloches ! Rumeurs de jeunes filles en marche vers le port,
qui ont fiancé à bord.
[...]
Et le silence, l'énorme en neuve mer, qui ouvre
Les Deux Livres d'azur saignant.⁴⁴

À un moment critique de cette soif de possession, en proie à l'ardeur folle et à l'imagination (que Glissant décrit dans « Le Voyage »), le conquérant européen sent le poids et les difficultés de son propos et voudrait y renoncer :

L'homme recule sous la voile, il fuit le vent ; il voit
l'hier, plus chaud
Qui l'appelle, qui murmure, plus secret que cette flamme
morte,
Ou que ce corps de femme où est la flamme maintenant⁴⁵

Alors, la nostalgie et le désenchantement s'immiscent : « Au cœur de l'homme, ce désir, où mène-t-il, si bleu déjà,/Entre l'une et l'autre terre ? »⁴⁶ Mais l'envahisseur poursuit son idéal.

« La Conquête » aborde le sujet du face-à-face avec une terre vierge, nue et sauvage qui, sous l'apparence d'une fée ornée d'or et de pierreries, résiste aux flatteries de l'amoureux par un silence farouche (« La femme se taisait, si belle, en son éternité »)⁴⁷. Bien qu'il soit déterminé, prêt à tout pour arriver à ses fins (« Plus une feuille qui ne soit marquée du sceau des arquebuses !/[...]/Inde, je te dirai. Inde de l'Ouest : afin que je regagne mon rêve »⁴⁸), cette attitude déclenche la réaction brutale de l'agresseur :

Chienne ! Je brûlerai midi sur ton ventre, et j'égorgerai
La brebis de chaque case, et violerai l'enfant de ta nuit

⁴² Gaëtan Picon, *Panorama de la nouvelle littérature française*, Paris, Gallimard, 1960, p. 243.

⁴³ Édouard Glissant, *Les Indes. Avril-juin 1955*, dans *Poèmes complets*, op. cit., p. 109-159.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 118.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 122.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 124.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 136.

⁴⁸ *Ibid.*, loc. cit.

douce, pour ce rêve !⁴⁹

Ensuite vient « La Traite », la tragédie qui a tourmenté pendant plus de trois siècles le peuple africain, bien que l'idée énoncée ci-après exorcise en partie les maux affligés :

*La Traite. Ce qu'on n'effacera jamais de la face de la mer. [...] C'est un massacre ici (au réservoir de l'Afrique) afin de compenser le massacre là-bas. La monstrueuse mobilisation, la traversée oblique, le Chant de Mort. Un langage de déraison, mais qui porte raison nouvelle. Car aussi le commencement d'une Unité, l'autre partie d'un accord enfin commué.*⁵⁰

Sous la rubrique « Les Héros », Glissant retrace l'épopée obscure de ceux qui ont tenté de se revivifier en évoquant certains tel que Toussaint :

Toussaint, déjà nommé, qui fut centaure, et vint mourir
au sable glacé de l'Empire.
En vérité, ton fils le plus ardu ; pour lui, tu as voilé ta
face et consumé ta larme.
[...]
(Nous pouvons dire maintenant qu'il fut le sage et la
victime.)⁵¹

Ou encore Dessalines (« Ombre de sang, jailli d'un lac de sang, et sans pitié »⁵²), et bien d'autres que la mémoire a oubliés. Enfin, dans le dernier chant (« La Relation »), le poète participe du grand effort qui amène l'homme à la recherche de lui-même et de la vérité : dernière étape d'un « voyage initiatique chargé d'épreuves, à la fin duquel on revient au point de départ riche d'une connaissance sur quoi fonder une *relation* entre égaux »⁵³.

Les Indes ne sont plus filles de la vieille Europe : façonnées de cultures diverses, elles se sont transformées, de lieu de diffusion d'un matériau élaboré ailleurs, en laboratoire d'expérimentations hardies sur le métissage, destiné à devenir la seule tangibilité dans un univers aux frontières de plus en plus incertaines et aux distances de plus en plus rapprochées. Il est temps, soutient Glissant, que les Européens retraversent l'Océan pour relire leur histoire dans une autre perspective, retournant aux sources d'une relation échouée. Ainsi, une idée essentielle de sa poétique est mise en évidence : celle d'unité. Dans *L'Intention poétique* Glissant avait affirmé que « l'Un n'est plus un absolu ; [...] il n'est que l'exigence d'une relation de tous à tous »⁵⁴, de même, dans *Les Indes*, il présente la confrontation

⁴⁹ *Ibid.*, p. 137.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 139.

⁵¹ *Ibid.*, p. 154.

⁵² *Ibid.*, *loc. cit.*

⁵³ Carminella Biondi, « *Les Indes* d'Édouard Glissant : du rêve avorté à l'alchimie d'un monde nouveau », dans « Columbus zwischen zwei Welten. Historische und Literarische Wertungen aus fünf Jahrhunderten », (éd. T. Heydenreich), Frankfurt am Main, Vervuert Verlag, vol. II, 1992, p. 829. Voir aussi Carminella Biondi, Elena Pessini, « Rêver le monde, écrire le monde. Théorie et narrations d'Édouard Glissant », Bologne, Clueb, 2004, p. 41.

⁵⁴ Édouard Glissant, *L'Intention poétique*, *op. cit.*, p. 52.

de races et de cultures pour raviver l'humanité, en considérant les îles caraïbes comme le lieu particulièrement apte à inspirer l'acclamation d'un monde nouveau.

II. 2. *Le Sel noir*

Les vers du deuxième recueil de Glissant, *Le Sel noir* (composés des textes déjà édités et rassemblés sous le titre *Le Sang rivé, Le Sel noir et Boises*), dégagent eux aussi les thèmes de la quête d'une identité et du désir de dépasser les blessures antérieures qui, revécues comme catharsis, aideraient le peuple martiniquais à réaffirmer son originalité. Dans *Le Sang rivé*, le poète contemple d'un regard différent le paysage ambiant et sa voix, longtemps étouffée, peut reprendre sa vigueur :

Mers, mon silence à travers vous patiemment renaît
[...]
Ah ! mémoire rocailleuse insurge-toi en taillis.
Chaque buisson de mémoire cache un tireur.
[...]
L'homme a beau faire le cri prend racines.⁵⁵

C'est une véritable résurrection de l'âme et du corps, une irruption dans l'indifférence de l'Histoire :

L'eau tant de fois clamée rougit de l'attouchement de
ma voix
Resurgi voici du fond coléreux des embrassades mon
bond dans le piétinement.⁵⁶

Le poète ressent désormais une communion avec la nature environnante et dans son isolement il redécouvre ses propres tonalités :

je roule calloge l'eau la vague l'écume je me lave roche
moi roche la mer paresse dans mes golfes la mer inonde
ma présence
[...]
et la terre du fond coléreux de sa matrice vers moi
soulève ses éblouissements⁵⁷

Les rayons lumineux se chargent ici de connotations fortement positives, renvoyant aux notions de fertilité vitale ou de phare vers lequel on se tourne pour sortir des ténèbres, et l'arbre symbolise, de son côté, l'espérance, conjurant le déracinement. Ici, non seulement apparaît pour la première fois l'image d'un être nouveau, d'« un homme harmonieusement enraciné dans son milieu, qui s'épanouit, libre, à la lumière chaude du jour »⁵⁸, mais c'est également l'apologie du soi :

⁵⁵ Édouard Glissant, *Le Sang rivé. 1947-1954*, dans *Poèmes complets, op. cit.*, p. 13.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 15.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 17.

⁵⁸ Carminella Biondi, « Le soleil des Antilles : réflexions et problèmes », *Neohelicon*, VII-2, 1979-80, p. 166.

Soleils éteints dans les cheveux du vrai soleil ! Je retrouverai une santé de fruits en flammes.

[...]

La foudre la main qui caresse l'éclair la main qui offre
c'est nous⁵⁹

Ce « nous » insaisissable, disloqué, non immédiatement identifiable, témoigne pourtant de sa volonté d'exister et, par là même, il se revigore et devient révélateur. Le poète souhaite prospérer dans une dimension spatio-temporelle inédite. Ainsi l'île, qui n'est plus une sphère carcérale, élargit les horizons (« À mes épaules à mes flancs un jour/Cessera la terre de tourner dans la prison qu'elle me dit »)⁶⁰ ; le temps englobe le passé prédisant déjà un avenir meilleur (« Et que ce leurre ne vous porte à la moisson d'un gui d'antan »)⁶¹, et la vision finale de « L'ARBRE MORT ET VIVANT » conjugue l'ancrage dans le pays natal et la réminiscence martiniquaise :

Toute une nuit au bord de l'horizon
Il te cherchait, n'osant clamer par-dessus l'or
Si tu criais parmi les oiseaux morts
Si tu donnais la voix pour les peuples la matîre
Ou si muette tu venais dans l'épaisseur des vitres.

*

Il se tenait près de la nuit parmi les arbres
Il se levait dans son aurore et mort
Il chérissait tant d'ombre il déhalait ce bruit
Et te seyait, toi pure aux mains de qui poussaient
Les laves de minuit en l'arbre contemplées.

*

Il se tenait devant la nuit
Entretenu d'un vent de glace
Et se levaient les aigles sans cité

Mendiants dévolus qui lavaient l'horizon.⁶²

Le Sel noir est un hymne plein de tristesse à l'Afrique, qui ne s'inspire pourtant pas de la Négritude, de la conscience d'une parenté culturelle accablante ou du sentiment d'une communion mystique, mais plutôt de l'expectative de voir un jour la Martinique suivre l'exemple du continent africain et de réussir à atteindre l'indépendance. Le souvenir de la terre d'origine ne se propose donc pas comme une hantise ancienne, mais comme une abondance à exploiter pour édifier une nouvelle réalité antillaise. Glissant revit les drames de la colonisation, le pillage de l'Afrique, l'infâme phénomène de la Traite :

Une rumeur, mais le rivage bruissait, la nue
Ouverte se livrait aux émois. Ce fut l'aube.
Et l'épée. Le sillage. Un clair village déhalant

⁵⁹ Édouard Glissant, *Le Sang rivé. 1947-1954*, dans *Poèmes complets, op. cit.*, p. 25.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 31.

⁶¹ *Ibid.*, p. 41.

⁶² *Ibid.*, p. 51.

Ses toits et ses paillages vers le ciel.⁶³

Cette étreinte ardente avec la mère-Afrique – avec laquelle il partage le temps des douleurs – exhorte le peuple martiniquais à retrouver le courage de continuer :

Oho mère ô régente en ton secret embrasement
Un si long temps rêvée un si long temps celée
Tu ouvres maintenant l'arbre où sommeillent les désirs⁶⁴

Loin d'exalter à l'infini les anciennes civilisations noires, Glissant tourne son regard vers l'Afrique de demain :

Oho cardeuse c'est le temps de dénouer ce temps, d'avoir
Pour balance la mer et pour mesure le sel noir
Ensemencé du sang des peuples qui périrent, tous⁶⁵

Tout en révéant l'Afrique et en reconnaissant sa dette envers elle, le poète n'oublie pourtant pas qu'il est Antillais :

J'ai vu la terre lointaine, ma lumière. Mais elle n'est qu'à ceux qui la fécondent ; en moi, et non pas moi en elle.

*Les tribus guerroyèrent pour la garde du sel [...] Une autre terre m'appelle.
C'est l'Afrique, et ce ne l'est pas.*⁶⁶

La Martinique doit donc beaucoup au continent africain, mais elle ne saurait s'y résumer. Glissant proclame son antillanité qui n'est ni un oubli, ni un reniement du continent africain, mais la simple reconnaissance d'un héritage et d'une parenté indispensables à la naissance d'une conscience (« En toi la reine lève, voici, dans ton cri je pars/Et comme algue j'amarre à ta racine ma criée »)⁶⁷.

Les poèmes de *Boises* accentuent l'enthousiasme croissant pour une certitude de plus en plus évidente, celle de la réalité antillaise. L'île est secouée par une vive agitation (« La terre se vêt, commence à brûler »)⁶⁸ et les ombres du passé sont désormais noyées dans la lumière du présent sous le signe d'une reviviscence générale :

GARROT

Nous n'avions mot qui de vous n'aille. L'usure l'uniforme tarissaient là ce goût d'aller, nous faisant tels.
Nous naviguons nos mots au plus fond de l'évènement.

⁶³ Édouard Glissant, *Le Sel noir*. 1960, dans *Poèmes complets*, op. cit., p. 178.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 206.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 208.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 203.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 206.

⁶⁸ Édouard Glissant, *Boises*. 1979, dans *Poèmes complets*, op. cit., p. 261.

DEMAINS

Il n'est pas d'arrière-pays. Tu ne saurais te retirer
derrière ta face.

C'est pourquoi dérouler ce tarir et descendre dans tant
d'absences, pour sinuer jusqu'à renaître, noir dans le roc.⁶⁹

Les vers de *Boises* marquent aussi une évolution au niveau linguistique, dans la mesure où ils se fondent sur « une écriture plus dense, plus minérale dans son choix d'images, laissant secrètement affleurer la trace de l'oralité et du créole (non dans la luxuriance du vocabulaire, mais dans l'éclat brisé, dans le lapidaire de formules apparentées au jeu rituel des devinettes) »⁷⁰.

II. 3. *Pays rêvé, pays réel*

Le troisième recueil poétique de Glissant, *Pays rêvé, pays réel*, est, à notre avis, la synthèse parfaite de son projet idéologique et littéraire. Ici, Glissant assume fièrement ses origines africaines, mais gardant toujours une sorte de détachement objectif vis-à-vis de la mère mythique, signe de maturité consciente. Le poète, né d'un métissage multiracial, préfère regarder vers l'avant, acceptant son statut d'homme neuf, dans une perspective d'unification caraïbe qui réaliserait le vœu d'antillanité dont il a été l'animateur premier. Composé de huit parties⁷¹ – et suivi d'un glossaire poétique, intitulé « Tracées », en trois points (« GLOSE », « LÉGENDE », « RÉEL ») –, il se présente comme un « chant baroque » alliant les lointaines traditions de la terre d'origine, l'Afrique, et la nature antillaise. Les éléments naturels, les animaux, la végétation, les hommes se renvoient les uns les autres le fil commun de la symbolique qui les relie, mais, à la fois, par leur signification double (réelle et fantastique), ils se nient sans cesse, étant en dernière instance le reflet d'une profonde crise psychique.

L'appartenance du sujet à deux mondes est perceptible grâce à l'allusion à deux espèces : le lamentin – ce poisson-femme qui a enrichi de plusieurs légendes la mythologie caribéenne –, et l'iguane – aux gros yeux à fleur de tête qui semblent briller quand on les touche –, évoquant, par son déplacement, le sillage du navire et, par conséquent, la présence obsédante de l'Afrique⁷². Le recueil s'amorce avec l'arrachement au « pays d'avant », l'Afrique :

Nous râ lions à vos soutes le vent peuplait
Vos hautes lisses à compter
Nous épelions du vent la harde de nos cris
Vous qui savez lire l'entour des mots où nous errons
Désassemblés de nous qui vous criions nos sangs

⁶⁹ *Ibid.*, p. 286.

⁷⁰ Jean-Louis Joubert *et al.*, « Édouard Glissant et la parole antillaise », dans « Les Littératures francophones depuis 1945 », Paris, Bordas, 1986, p. 109.

⁷¹ Édouard Glissant, *Pays rêvé, pays réel*. 1985, dans *Poèmes complets, op. cit.*, p. 291-350. « Pays » ; « Pays d'avant » ; « D'Ata-Eli, de l'aveugle et d'Ichneumon » ; « Chant d'Ichneumon » ; « Pour Laoka » ; « Chant de Thaël et de Mathieu » ; « Pour Mycéa » ; « Pays ». « Tracées ».

⁷² Cf. Carla Fratta, « La fauna antillense e il bestiario antillano del Père Labat », dans *Africa, America, Asia, Australia*, Roma, Bulzoni, n° 12, 1992, p. 168-171.

Et sur ce pont hélez la trace de nos pieds⁷³

Tandis qu'il se clôt sur la double évocation de cette terre d'avant et du « pays-ci »⁷⁴ – la Martinique :

J'ai cette terre pour dictame au matin d'un village
Où un enfant tenait forêt et déhalait rivage
Ne soyez pas les mendiants de l'Univers
L'anse du morne ici recomposée nous donne
L'émail et l'ocre des savanes d'avant temps⁷⁵

La dualité est omniprésente (« Nous étions deux, peuple de nuit et peuple de clairière »)⁷⁶, et révèle l'impossibilité de se fixer mentalement à l'un des deux pôles, de se détacher de l'un pour s'ancrer à l'autre. Dans cet espace d'incertitude foncière, le lecteur parcourt encore une fois les étapes d'un itinéraire déjà tracé dans les ouvrages poétiques antérieurs, marqué par la conquête des Indes (« La porte du milieu ferrait l'orée. Pas un feuillage/Ne ventait au bleu d'où la reptation/Se retirait »)⁷⁷, la Traite (« Nous sommes nés de ce tri d'eau de mer »)⁷⁸, l'invasion de l'Occident imposant son modèle culturel, si bien qu'au peuple transplanté restent seulement les récits des anciens :

Il n'est filiation ô conteur
Ni du nom à la terre ni du vent
À la cendre. Les fonds levèrent
Il lève ces fonds marins dans nos antans et nos faims⁷⁹

Glissant revit les trois cents ans de violences et d'injustices que les esclaves ont subis et qu'ils gardent dans leur silence (« J'étais l'enterré vif qui navigue à la rivière nombrable. Vous n'aviez vent sur le visage, vos yeux brûlaient »)⁸⁰. Dans les vers cités, « brûlaient », souligne les liens Homme/Nature, Histoire/Légende, dans la mesure où ce verbe rappelle le serpent marin des Antilles, dont le mythe propose une description fantastique et effrayante : une crête sur la tête, la queue fourchue, d'énormes yeux brillants, la gueule démesurée aux longs crochets noirs et venimeux⁸¹. Les esclaves noirs considérés comme dépourvus de caractéristiques humaines font souvent l'objet, dans la littérature antillaise, de comparaisons et de parallélismes plus ou moins explicites avec des animaux, comme c'est le cas ici⁸².

⁷³ Édouard Glissant, *Pays rêvé, pays réel*. 1985, dans *Poèmes complets*, *op. cit.*, p. 293.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 324.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 345.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 299.

⁷⁷ *Ibid.*, *loc. cit.*

⁷⁸ *Ibid.*, p. 300.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 305.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 315.

⁸¹ Cf. Carla Fratta, « La fauna antillaise e il bestiario antillano del Père Labat », *op. cit.*, p. 169.

⁸² *Ibid.*, p. 171.

Après avoir fait saillir ces événements tragiques, l'île prend aux yeux du poète le visage d'une femme génératrice, d'un renouvellement où jaillit la lumière (« Tu es douce à celui que tu désolés mais qui luit »)⁸³. Le Martiniquais assume une autre identité (« Un enfant rond ses jambes rondes écartées/Entre le sable et la faim a crié son doigt »)⁸⁴ et chez lui s'éveille la conscience d'une réalité différente qui commence à se manifester :

Parmi les taureaux un zébu veille il mord
L'odeur d'herbe est bleue il sommeille peut-être
Il fait troupeau de ce qui va paraître
Il enseme dans la mangle vérité.⁸⁵

Et voilà que la voix du poète s'élève vivement dans un chant d'espoir :

Nous veillons à cueillir en la fleur d'agave
La brûlure d'eau où nous posons les mains
Toi plus lointaine que l'acoma fou de lumière
Dans les bois où il acclame tout soleil et moi
Qui sans répit m'acharne de ce vent
Où j'ai conduit le passé farouche⁸⁶

Le passé africain est désormais lointain et le poète sent la brise du renouveau souffler de plus en plus fort :

Un vent rouge seul pousse haut sa fleur
Dans la houle qui n'a profondeur et toi
Parmi les frangipanes dénouée lassée
D'où mènes-tu ces mots que tu colores
D'un sang de terre sur l'écorce évanoui
Tu cries ta fixité à tout pays maudit
Est-ce ô navigatrice le souvenir⁸⁷

L'île est finalement encensée dans une ferveur généralisée :

Voici ô dérivée nous nous levons de bonne houle
Tu es nouvelle dans l'humus qui t'a hélé
Une grotte a ouvert pour nous sa parenté
D'île en cratère c'est éclat de lames, bleuité
Encore et brûlis de l'eau d'un mancenillier
Je prends ma terre pour laver les vieilles plaies
D'un creux de saumure empêtré d'aveux
Mais si lourds à porter ô si lourds ô palétuviers⁸⁸

⁸³ Édouard Glissant, *Pays rêvé, pays réel*. 1985, dans *Poèmes complets, op. cit.*, p. 322.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 327.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 330.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 337.

⁸⁷ *Ibid.*, *loc. cit.*

⁸⁸ *Ibid.*, p. 346.

D'un bord à l'autre, d'un continent perdu et immense à une île apparemment minuscule et en voie de révélation, du « pays rêvé » au « pays réel » se déroule, portée par la vague des souvenirs impossibles et des attentes préservées, une parole poétique qui laisse percer (comme le titre même du recueil l'indique clairement) une constante inquiétude sur le présent et le devenir caraïbes :

Nous là si pâmés que le petit jour
Qui rions à plats bords, boue de ravine nés
D'une autre flottaison
Nous épelons que nous venons au loin de vous où navigue
L'Unique, notre mal profond.⁸⁹

Conclusion

La poésie de Glissant ou, mieux, toute sa production littéraire cherche à pénétrer la crise de l'espace psychique où se situe l'aventure antillaise, l'inscrivant dans un processus d'auto-organisation qui participe d'un jeu de systèmes ouverts. La poésie a pour but la récupération mentale de l'histoire révolue de la Martinique pour faire en sorte qu'une société en proie à la névrose – à cause de son passé traumatisant, travesti, gommé ou ignoré – se greffe sur le présent.

Il importe pourtant que s'établissent les relais nécessaires non seulement à la préservation de dires anciens, menacés d'oubli, mais aussi au déploiement de paroles neuves. Il faudrait considérer également l'impact réel d'un écrivain comme Glissant qui « [...] tout en étant magnifique, demeure cependant toujours élitaire par les modalités de son écriture aussi bien que par les conditions socioculturelles objectivement précaires de la collectivité sur laquelle son œuvre devrait agir »⁹⁰.

En tout cas, il semble bien que des efforts conjugués aient enfin suscité le lieu théorique d'une rencontre heureuse et fertile, au carrefour de plusieurs mondes, aux jointures multiples d'univers disparates. Les parutions de *l'Éloge de la créolité*⁹¹ et du *Traité du Tout-Monde*⁹² où s'exprime un discours à la fois analytique et militant qui porte la marque indélébile de la pensée glissantienne, nous ont permis d'espérer non seulement une exploration ultérieure du projet littéraire caraïbe, mais encore la résorption d'anciens malaises dont le problème de l'Histoire et celui du créole restent les points de cristallisation majeurs.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.

GLISSANT Édouard, *L'Intention poétique*, Paris, Seuil, coll. « Pierres vives », 1969.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 295.

⁹⁰ Carla Fratta, « [...] pur magnifico, rimane però sempre elitario sia per le modalità della sua scrittura che per le oggettive precarie condizioni socioculturali della collettività sulla quale la sua opera dovrebbe agire », « Il simbolo del serpente fra Africa ed Antille in *Le Quatrième siècle* de Édouard Glissant », dans *Africa, America, Asia, Australia*, Roma, Bulzoni, n° 2, 1986, p. 124.

⁹¹ Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant, *Éloge de la créolité. In praise of creoleness*, [tr. M.B. Taleb-Khyar] Paris, Gallimard, édition bilingue, [The Johns Hopkins University Press, 1990], Paris, Gallimard, [1989] 1999.

⁹² Édouard Glissant, *Traité du Tout-Monde. Poétique IV*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1997.

_____, *Le Discours antillais*, Paris, [Seuil, 1981] Gallimard, coll. « Folio essais », 1997.
_____, *Poétique de la relation. Poétique III*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1990.
_____, *Traité du Tout-Monde. Poétique IV*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1997.

GLISSANT Édouard, *Poèmes complets*, Paris, Gallimard, 1994.

Un champ d'îles. Novembre 1952.

La Terre inquiète. 1954.

Les Indes. Avril-juin 1955.

Le Sang rivé. 1947-1954.

Le Sel noir. 1960.

Boises. 1979.

Pays rêvé, pays réel. 1985.

Bibliographie des œuvres sur [Le site officiel d'Édouard Glissant](#).

« Édouard Glissant, *Le penseur du Tout-Monde* », par Marie-Noëlle Recoque, *La Plume francophone*, avril 2010.

ANDRÉ Jacques, « Les lambeaux du territoire. Sur Édouard Glissant », dans *Caraïbales. Études sur la littérature antillaise*, Paris, Éditions Caribéennes, 1981.

BERNABÉ Jean, CHAMOISEAU Patrick, CONFIANT Raphaël, *Éloge de la créolité. In praise of creoleness*, [tr. M.B. Taleb-Khyar] Paris, Gallimard, édition bilingue, [The Johns Hopkins University Press, 1990], Paris, Gallimard, [1989] 1999.

BIONDI Carminella, « Le soleil des Antilles : réflexions et problèmes », *Neohelicon*, VII-2, 1979-80.

_____, « Per un progetto culturale a dimensione planetaria : la poetica della "Relation des Divers" di Édouard Glissant », dans « Nello spazio e nel tempo della letteratura », Roma, Bulzoni, 1991.

_____, « *Les Indes* d'Édouard Glissant : du rêve avorté à l'alchimie d'un monde nouveau », dans « Columbus zwischen zwei Welten. Historische und Literarische Wertungen aus fünf Jahrhunderten », (éd. T. Heydenreich), Frankfurt am Main, Vervuert Verlag, vol. II, 1992.

BIONDI Carminella, PESSINI Elena, « Rêver le monde, écrire le monde. Théorie et narrations d'Édouard Glissant », Bologne, Clueb, 2004.

CARILE Paolo, « Divagazioni introduttive alla preistoria della cultura francese nelle Antille », dans *Africa, America, Asia, Australia*, Roma, Bulzoni, n° 9, 1990.

CONDÉ Maryse, *Le Roman antillais*, Paris, Nathan, coll. « Classiques du monde », 1977.

- FRATTA Carla, « Il simbolo del serpente fra Africa ed Antille in *Le Quatrième siècle* di Édouard Glissant », dans *Africa, America, Asia, Australia*, Roma, Bulzoni, n° 2, 1986.
- _____, « La fauna antillaise e il bestiario antillano del Père Labat », dans *Africa, America, Asia, Australia*, Roma, Bulzoni, n° 12, 1992.
- JOUBERT Jean-Louis *et al.*, « Édouard Glissant et la parole antillaise », dans « Les Littératures francophones depuis 1945 », Paris, Bordas, 1986.
- PERSE Saint-John, *Vents*, Paris, Gallimard, 1946.
- PICON Gaëtan, *Panorama de la nouvelle littérature française*, Paris, Gallimard, 1960.
- RADFORD Daniel, *Édouard Glissant*, Paris, Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », 1982.
- SAINVILLE Léonard, *Anthologie de la littérature négro-africaine*, Paris, Présence Africaine, vol. I, 1963.